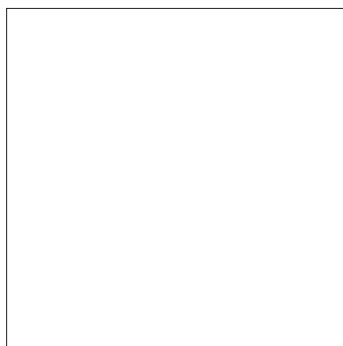


La Verrerie-de-Portieux

Genèse et transformation d'un isolat industrialo-urbain



Carte de situation

PAR SIMON EDELBLUTTE

L'histoire industrielle lorraine ne commence pas en 1870 avec le transfert bien connu d'usines alsaciennes dans la région. De nombreuses fabriques, nées sur d'anciens moulins, avaient depuis longtemps pris place le long des cours d'eau. Par ailleurs, le versant lorrain des Vosges avait accueilli des usines textiles dès le tout début du XIX^e siècle et des verreries s'étaient très tôt installées dans les vastes espaces forestiers lorrains. Isolée au sein de la vaste forêt de Charmes, la verrerie de Portieux fait partie de cette génération d'industries nées avant 1870 ; elle a généré un curieux paysage mêlant, pour l'essentiel, friches industrielles, collectifs et cités ouvrières.

Clairière isolée au sein de la vaste forêt de Charmes, la Verrerie-de-Portieux est située à l'écart non seulement du grand axe de la vallée de la Moselle, mais aussi des principales départementales locales. Ce curieux ensemble industrialo-urbain entouré de forêts appartient à une commune de 1 411 habitants en 1999, Portieux, possédant sur son territoire trois agglomérations de tailles diverses : le Village, Belval et la Verrerie. Ceci donne d'ailleurs au territoire communal une forme étrange, allongée, ressemblant à une hirondelle ; la Verrerie, excroissance vers l'est, formant la queue de l'oiseau.

Le territoire de la commune (fig. 1) juxtapose plusieurs terroirs complémentaires, comme c'est très souvent le cas en Lorraine. Le fond de vallée de la Moselle est aujourd'hui partagé entre prés, gravières, forêt alluviale et voies de communication ; les versants de la vallée principale et de la vallée affluente, celle du Rochon, sont occupés principalement par des prés et quelques cultures ; enfin, le tout est entouré par les forêts de Fraize, au sud et de Ternés, au nord, parties de la vaste forêt de Charmes, qui recouvre dans ce secteur les immenses terrasses alluviales de la rive droite de la Moselle.

A partir d'une photo aérienne oblique récente, ce travail de géographie historique vise à retracer la

genèse du paysage actuel de la Verrerie-de-Portieux, ensemble industrialo-urbain né et développé autour d'une usine atypique et très ancienne. En effet, et contrairement à la très grande majorité des établissements industriels de cette partie des Vosges qui sont textiles, nés après 1871 et situés dans la vallée à proximité des villages, l'usine de Portieux est une verrerie¹, bien antérieure à 1870 et perdue au milieu de la forêt à 4 km à l'est de la Moselle et du village-centre. L'agglomération présente un paysage très original témoignant tant de son développement que de son déclin récent. La description de ce paysage, sur lequel se base ce travail, permettra de déterminer plusieurs ensembles paysagers ou « faciès² », suivant le vocabulaire des géographes, dont l'étude successive sera abordée ensuite.

UN ISOLAT INDUSTRIEL PERDU DANS LA FORÊT

La photographie aérienne (fig. 2) permet d'appréhender de façon saisissante l'isolement du site et son côté « perdu dans les bois ». Il existe donc un premier

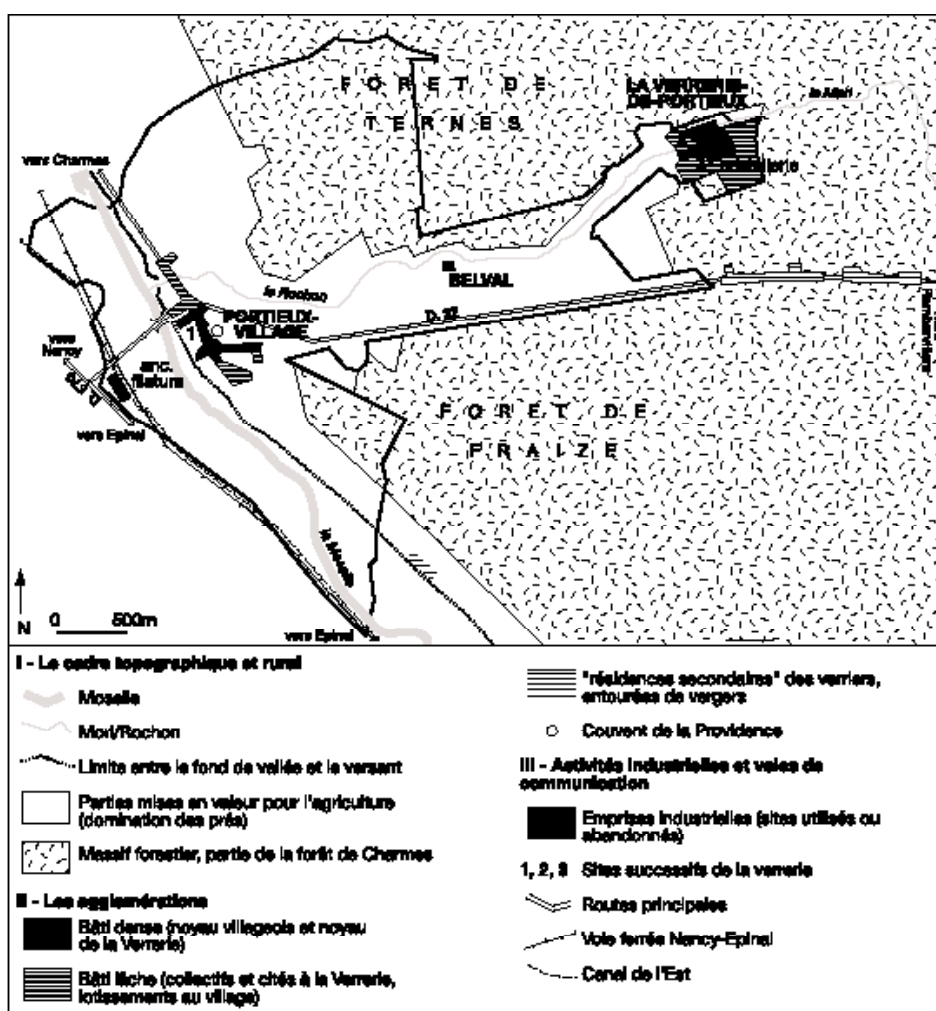


Figure 1. La commune de Portieux.
 Source : Thaon-lès-Vosges, 3417E, 1/25000e, IGN, Paris, 1994

faciès forestier, visible sur les bords de la photo. Cet écrin forestier entoure un second faciès, constitué de bâtiments divers. Cet ensemble peut lui-même être divisé en plusieurs faciès secondaires. Le faciès industriel est visible au centre de la photo, par un groupe de bâtiments, dont certains semblent en mauvais état, des traces de bâtiments rasés étant même visibles à certains endroits. Le faciès urbain se compose de plusieurs sous-ensembles, facilement identifiables.

Un premier ensemble montre de longues barres de collectifs à trois étages, disposées géométriquement, mais pas toutes parallèles ; ces barres, avec leur toit à quatre pans (deux grands et deux petits), leur faible hauteur et leur aspect très géométrique, sont caractéristiques des années 1950-1960. Un second ensemble concerne un groupe de maisons basses (un étage), jointives, entourées de jardins et qui semblent plus

anciennes que les collectifs. Sur la gauche de l'espace industriel central, s'étend un ensemble au bâti plus serré, jointif, ressemblant un peu à un village-rue lorrain. Enfin, tout autour, plusieurs groupes de maisons, notamment au fond de la photo, sont plus difficilement identifiables. Trois grosses demeures se détachent cependant du bâti de la Verrerie : l'une se situe dans un parc arboré visible sur le bord gauche du cliché ; les deux autres sont tout au fond, en lisière de la forêt.

Le paysage actuel de la Verrerie de Portieux juxtapose donc une vaste surface industrielle en partie désaffectée et une agglomération dominée par des collectifs, le tout au milieu de la forêt. Ce curieux paysage, dominé aujourd'hui par des collectifs entourant les restes d'une usine, est évidemment né de cette dernière, toujours au cœur de l'agglomération, et il est donc nécessaire de l'évoquer en premier lieu.

LA VERRERIE DE PORTIEUX : UN SITE INDUSTRIEL ORIGINAL

La verrerie de Portieux est une des plus anciennes usines lorraines ; sa longue histoire débute bien dans la vallée de la Moselle, mais à une trentaine de kilomètres plus à l'aval, à Tonnoy.

Naissance et développement de la verrerie (1698-1850)

En 1698, deux associés, de la Pommeraye, propriétaire du terrain et des bâtiments, et Magnien, détenteur du savoir-faire, installent à Tonnoy une verrerie, profitant des avantages accordés par le duc de Lorraine, Léopold, dans le cadre de la reconstruction



Figure 2. La Verrerie-de-Portieux en janvier 1995 (A. Humbert / Cerpa).

de son duché après la tourmente des guerres du XVIII^e siècle. Mais les deux hommes entrent vite en désaccord, et François Magnien quitte en 1705 Tonnoy pour Portieux, où il construit une nouvelle verrerie, dans le village et non loin de la Moselle qui peut fournir eau et énergie.

Cette première verrerie est complétée en 1710 par un deuxième établissement, situé en pleine forêt, à 4 km du village, au lieu-dit Viller, sur la rive droite d'un petit affluent de la Moselle, le Mori³. Un troisième site, celui de Fraize, est bientôt mis en fonction, en 1714, en face de la verrerie de Viller, donc sur la rive gauche du Mori. L'intérêt de ces deux sites, très éloignés de tout centre habité, est leur position en plein cœur de la vaste forêt de Charmes, et plus particulièrement entre les forêts de Fraize et de Ternes. De grosses quantités de bois sont en effet nécessaires à l'usine pour maintenir les fours à température suffisante pour la fabrication du verre. Les trois verreries sont complémentaires : la première fabrique essentiellement des gobelets, c'est-à-dire des verres à boire, la seconde du verre à vitres, et la troisième des glaces

pour les carrosses et les miroirs. En 1718, toute la production est rassemblée sur le site de Fraize qui restera occupé par la verrerie jusqu'à nos jours, pendant presque 300 ans.

Tout au long du XVIII^e siècle, l'usine reste modeste. En 1797, c'est-à-dire 80 ans après sa création, elle est seulement constituée d'une halle principale et de quelques bâtiments annexes, visibles à l'est. La situation juridique et administrative de l'usine est en effet difficile tout au long de cette période de bouleversements pour le Duché de Lorraine. Magnien et sa verrerie ont certes continué à profiter des privilèges accordés par le duc Léopold, avec le renouvellement pour 20 ans (en 1718) du droit d'exploiter l'usine et l'érection du petit territoire de la Verrerie en fief, en 1722 ; Magnien devenant donc le seigneur de la Verrerie qui prend le nom de Magnienville. Mais à la mort de Léopold en 1729, son successeur François III revient sur les avantages accordés par son père et dépouille Magnien de son fief, lui laissant seulement l'exploitation de la verrerie jusqu'en 1738, terme des vingt ans d'autorisation d'exploiter. A cette date, l'usine devient propriété domaniale

et est affermée à divers particuliers, pour des durées très variables, jusqu'à la Révolution. Il y a donc, dans la direction, une instabilité préjudiciable à l'entreprise. Ces difficultés sont encore renforcées par des périodes de méventes liées aux droits de douanes levés par la France sur les verres lorrains avant le rattachement du duché au royaume. Enfin, l'augmentation du prix de certaines matières premières complique encore la situation et empêche tout développement significatif de la verrerie qui doit même fermer pendant quelques mois en 1751. Seul l'un des fermiers, Anciaux (1756-1770), profitant d'une période de répit, parvient à développer l'entreprise en bâtissant un second four dans une seconde halle et en améliorant la commercialisation des verres par la construction d'une nouvelle voie reliant la Verrerie à la route Charmes-Rambervillers.

Peu après la Révolution, la verrerie est vendue comme bien national à ses fermiers, Lamy et son gendre Bour. L'existence de ce lien est important, car la verrerie reste dans cette famille tout au long du XIX^e siècle. Le gendre de Bour, Jacques Mougin, prend en effet la direction en 1820, puis passe les rênes à son fils Edouard Mougin en 1846. Celui-ci transforme la verrerie en Société (Société des Verreries de Portieux). Enfin, Xavier Mougin, fils du précédent, prend la direction en 1867 et lie le destin de la Verrerie de Portieux à celle de Valérysthal⁴ en créant en 1872 la Société des Verreries réunies de Valérysthal et Portieux. C'est lui qui est à l'origine, dans les années 1870-1880, du plus grand développement de l'usine et de l'agglomération qui l'entoure. Signalons aussi qu'il est le père des céramistes Joseph et Pierre Mougin.

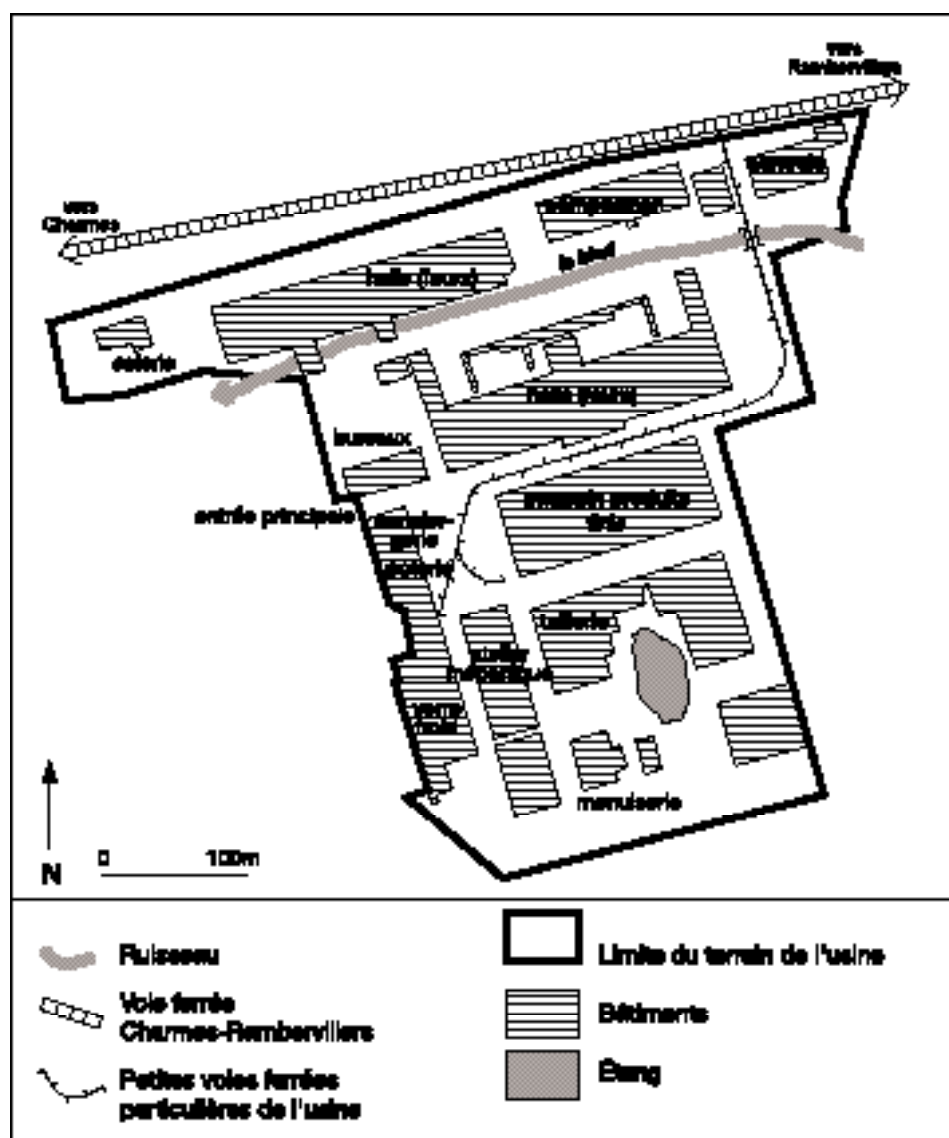


Figure 3. L'occupation du terrain de l'usine à son apogée, début du XX^e siècle.
Source : plan cadastral et M. Didon.

Au début du XX^e siècle : une grande usine

La figure 3 montre l'extension maximale de l'usine issue des transformations opérées sous la direction de X. Mougin, de 1867 à 1905. Les bâtiments peuvent être rassemblés en quatre groupes, sur un lot cadastral qui s'étend sur 2,6 ha de part d'autre du Mori.

Les activités centrales se déroulent dans les halles, de part et d'autre du Mori. La grande halle se trouve sur la rive gauche, mais une autre halle, plus récente, existe sur la rive droite, en vis à vis de la première. Ces halles abritent les fours, à bois, à mazout ou à gaz

selon les époques, regroupant plusieurs pots, récipients où la matière première, la silice, est chauffée avec des fondants (carbonate de potassium, de soude, nitrate de soude, minium de plomb, arsenic) et où le mélange est maintenu à plus de 1 100°. Ce sont dans ces pots que les verriers viennent prendre le verre ou le cristal avec leur canne avant de le souffler, puis de poser la jambe, lorsqu'il s'agit de la fabrication de verre à pied. Dans ces bâtiments, se trouve également une arche, sorte de tunnel dans lequel le verre est refroidi progressivement. Ces halles, où s'effectue l'essentiel du travail du verrier, constituent le cœur de l'usine.

Les activités d'amont regroupent la composition, c'est-à-dire la mise au point des mélanges prêts à être chauffés en fonction de la qualité du produit désiré, et la fabrication des pots destinés aux fours. Le bâtiment de composition se situe sur la rive droite, alors que la poterie prend place sur la rive gauche, dans le bâtiment le plus ancien de l'usine, celui qui avait autrefois abrité le four de François Magnien. Les activités d'aval sont nombreuses et logées dans plusieurs bâtiments au sud du site. L'atelier de verre froid, où se déroule la finition du produit⁵, jouxte le bâtiment abritant la taillerie, où les produits sont encore affinés avant la vente. Les dernières étapes sont l'emballage, le stockage et la vente, qui s'effectuent au centre du site, dans le bâtiment dit « magasin produits finis ».

Les activités annexes sont multiples à l'heure de l'apogée de l'usine et sont dispersées sur tout le site. La verrerie possède en effet un atelier mécanique pour la fabrication ou la réparation des outils, une scierie et une menuiserie⁶, une centrale électrique thermique et des bâtiments administratifs (bureaux, conciergerie) à l'entrée de l'usine, vers le centre du village. Hors du site, mais lié à l'usine, le « pilan », moulin très ancien situé sur le Mori, est utilisé pour briser les pots usés et récupérer ainsi la terre réfractaire. Enfin, à côté de la taillerie, un étang sert de réserve d'eau en cas d'incendie. A son apogée, entre la fin du XIX^e siècle et les années 1950, la verrerie est donc une usine qui assure elle-même une grande partie de ses activités annexes, comme c'était fréquemment l'usage pour les établissements industriels de cette époque.

La production de la verrerie est ensuite écoulee par le chemin de fer Charmes-Rambervillers qui longe l'usine à partir de 1871. L'intérêt de la voie ferrée pour la verrerie est d'ailleurs si évident que le directeur d'alors, Xavier Mougin, possède une partie de la compagnie gérant la ligne.

Tout au long du XIX^e siècle, l'effectif de l'entreprise est en constante progression, en liaison avec le développement de l'usine. 38 employés en 1788, mais déjà 84 en 1802 et, jusqu'à 820 en 1886, assurent la

production et les activités annexes. Puis, durant la première moitié du XX^e siècle, les effectifs stagnent autour de 700 personnes jusque dans les années 1950. Dès les années 1960, cependant, le déclin commence...

La rétraction de l'activité industrielle

La figure 4, réalisée à la même échelle que la précédente, illustre de façon saisissante les bouleversements énormes qui ont affecté ce site industriel.

En fait, aujourd'hui, l'usine tient tout entière dans la grande halle centrale, sur la rive gauche du Mori. La production elle-même s'est recentrée sur le haut de gamme, le cristal. On retrouve, dans la grande halle, toutes les étapes de la fabrication du cristal : de la composition à la vente, en passant par le « verre chaud », c'est-à-dire le four et ses huit pots, l'arche, le « verre froid », le stockage, l'emballage et les bureaux. Si les activités essentielles sont toujours présentes, l'usine a abandonné les activités annexes et certaines activités amont et aval qu'elle sous-traite aujourd'hui, comme la fabrication des pots ou la taillerie.

En plus de la halle principale qui abrite donc ce qui reste de l'activité verrière, il subsiste le « magasin produits finis », appartenant à Catherine, industriel de Raon-l'Étape et propriétaire de la verrerie de 1987 à 1992. Ce bâtiment est actuellement vide et sa destination future est encore inconnue. De l'autre côté de l'étang, la menuiserie est toujours là également ; elle a été rachetée par Aussedat, maire de Portieux, et continue en fait à fonctionner en tant que menuiserie. Enfin, sur la rive droite, le seul bâtiment subsistant est l'ancienne scierie reconvertie en garage et atelier municipal par la mairie.

Les autres bâtiments, notamment ceux de la rive droite du Mori, pour la plupart abandonnés dès les années 80, ont été rasés durant les années 1990. Tout l'ancien terrain industriel, hormis ce qui reste de la cristallerie et le bâtiment Catherine, appartient aujourd'hui à la commune de Portieux, dont la première tâche a donc été de détruire les ruines qui devenaient dangereuses.

Cette rétraction spectaculaire du site industriel de la verrerie est évidemment liée aux difficultés économiques qui ont affecté le secteur du verre en général et la verrerie de Portieux en particulier. L'usine de Portieux est intégrée à la Compagnie Française du Cristal en 1960, dans un mouvement de concentration industrielle fréquent dans la plupart des secteurs industriels. C'est pour elle le début des difficultés, puisque la CFC liquide peu à peu les sites les moins rentables, pour en arriver, en 1982, à l'usine de Portieux, qui doit alors être fermée. Mais elle est sauvée in extremis par les ouvriers qui regroupent leurs primes de licenciement pour racheter l'usine et la

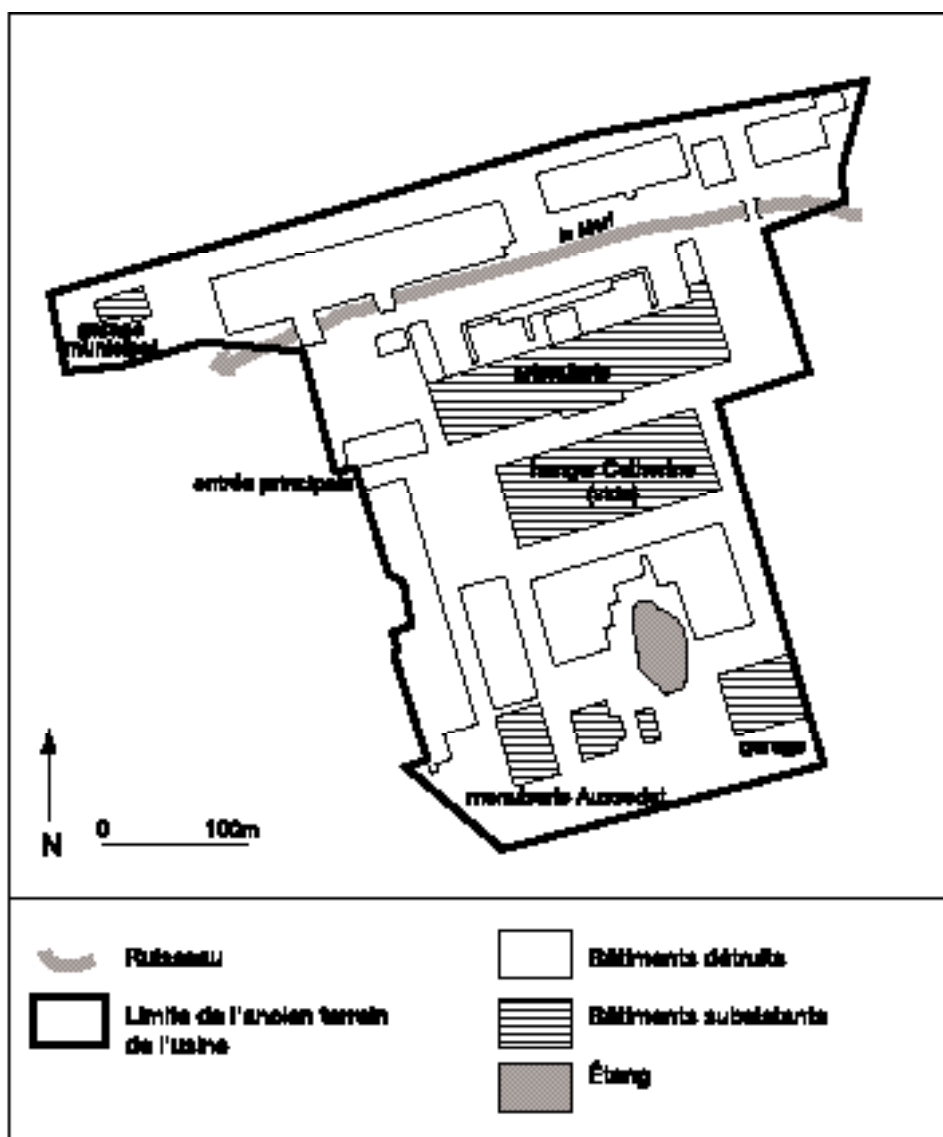


Figure 4. L'occupation du terrain de l'usine en 1999.
Source : plan cadastral et M. André.

gérer. La verrerie continue cependant à décliner et passe ensuite de mains en mains, changeant, entre 1982 et 1999, pas moins de six fois de propriétaire. En 1995, elle est rachetée par les cristalleries de Valérysthal, anciennes associées de la verrerie de Portieux entre 1872 et 1982. Un an plus tard, les deux usines sont finalement cédées au franc symbolique à Jean Jacquet, directeur de l'usine d'électricité et des transports en commun de Metz.

Ces graves difficultés se traduisent évidemment par la baisse des effectifs qui, de 700 personnes en 1936, tom-

bent à 539 en 1968, à 300 en 1982, 80 en 1983, 43 en 1993 et 27 aujourd'hui.

Après 294 ans d'existence sur la commune de Portieux, la verrerie a largement eu le temps de modifier le paysage autour d'elle. L'usine est en effet à l'origine d'une agglomération dénommée elle aussi la Verrerie, ce nom illustrant bien la puissance des liens unissant les deux parties.

DE LA VILLE-USINE AUX COLLECTIFS EN PLEINE FORÊT

L'expression ville-usine a été utilisée par J.-P. Doyen (Doyen, 1983), à propos des communes textiles de la vallée de la Moselle entre Epinal et Charmes, comme Thaonles-Vosges ou Nomexy, anciens villages devenus des villes suite à l'implantation d'usines textiles ; elle s'applique encore mieux à la Verrerie-de-Portieux puisque, dans ce cas, c'est l'agglomération tout entière qui est née autour de l'industrie. Son paysage, où dominent aujourd'hui les collectifs, n'est cependant plus aujourd'hui celui d'une ville-usine. Comment cette transformation s'est-elle opérée ?

Les premières habitations

Le plan reproduit sur la figure 5 est daté de 1721 ; il est donc contemporain de la date de création de la verrerie et permet d'observer les alentours de l'usine à cette époque. Le plus étonnant est que l'on n'y distingue aucune habitation autour de la grande halle, pourtant déjà en fonction depuis 1714. Or, il est impossible pour les verriers d'habiter dans les villages les plus proches (Morville, à 3 km, ou Portieux-village, à 4 km). En effet, à cette époque,

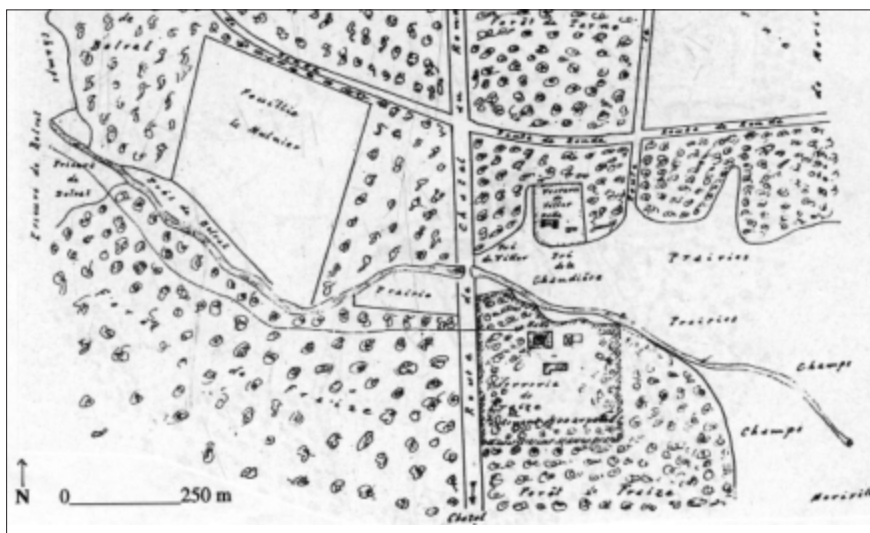


Figure 5. La verrerie en 1721.
Source : Archives de la Verrerie-de-Portieux, in Triboulot, 1994.

les fours n'atteignent pas leur température optimale à heure fixe ; c'est une cloche qui appelle les ouvriers au travail, à heure variable. Ils sont donc tenus d'habiter à proximité de l'usine, et si les habitations n'apparaissent pas sur le document, c'est que les premiers verriers logent dans des sortes de huttes, de cabanes, de baraques en bois, appelées houbettes. Ils sont en cela comme les charbonniers, les bûcherons de l'époque, qui vivent près de leur lieu de travail et déménagent vers un autre site une fois le travail achevé. Ainsi, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la Verrerie n'est guère plus qu'une usine.

70 ans plus tard, cependant, et puisque les verriers doivent absolument habiter près de l'usine, une petite agglomération, pouvant abriter une partie de la quarantaine d'ouvriers, est visible sur le plan daté de 1797, reproduit par la figure 6. On remarque un embryon de village entre les halles principale et secondaire. Cela forme un peu, sur un seul côté, un village-rue lorrain, avec des maisons prolongées sur l'arrière par des jardins et des vergers.

Un peu plus tard, en 1838, l'usine emploie pratiquement une centaine d'ouvriers. L'augmentation des capacités de logement devient nécessaire, ainsi que le montre la figure 7. A cette époque, aux côtés de la halle que l'on distingue au fond, et alignées le long de la route menant vers Portieux, de grosses bâtisses assez peu nombreuses sont construites pour loger les ouvriers. Ces ancêtres des cités abritent, dans leurs deux étages, de nombreux logements. Ces bâtiments constituent, après l'usine bien évidemment, le premier véritable noyau de l'agglomération de la Verrerie, s'apparentant alors un peu à un village-rue lorrain que l'on reconnaît bien sur la photographie de 1995.

Cependant, dans les années 1880, sous la direction de Xavier Mougin, le développement de l'activité, donc du nombre des ouvriers, les exigences nouvelles des verriers en matière de logement, mais aussi la volonté « paternaliste » des directeurs, conduisirent ces derniers à édifier un ensemble de cités ouvrières, donnant à la Verrerie-de-Portieux une physionomie qu'elle gardera un peu plus de 80 ans.

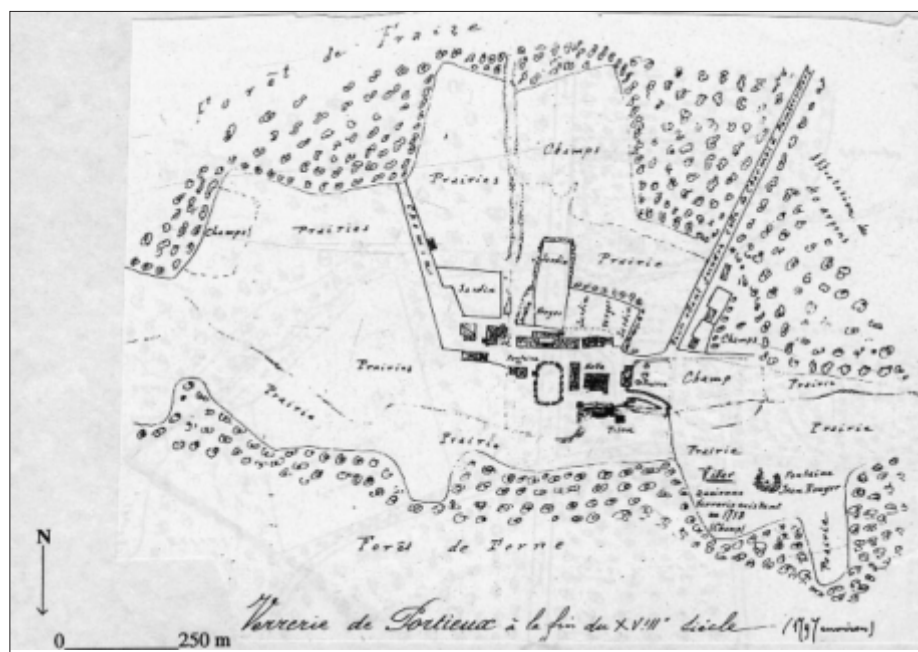


Figure 6. La verrerie à la fin du XVIII^e siècle.
Source : Archives de la Verrerie-de-Portieux, in Triboulot, 1994.

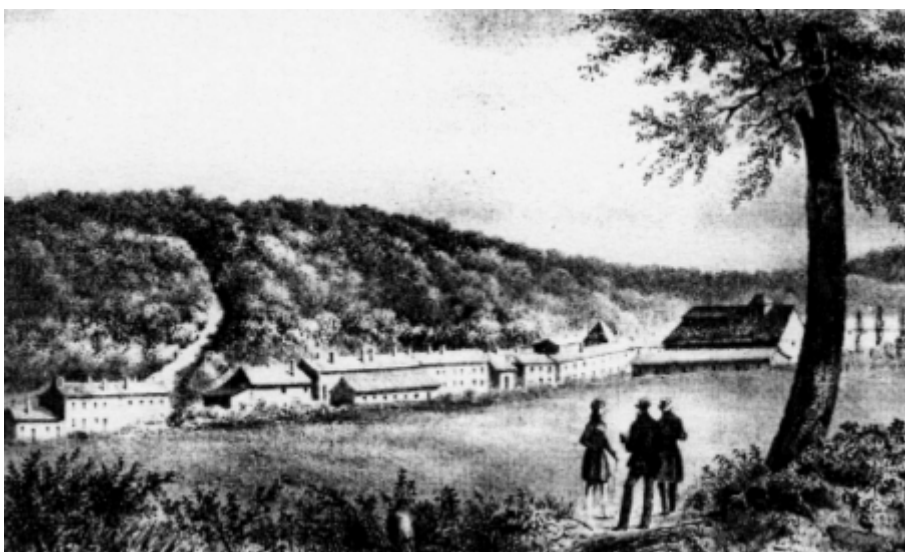


Figure 7. La Verrerie-de-Portieux en 1838.
 Source : Gravure parue dans la « Revue des Vosges » en 1838,
 in Drouot, Fournier, 1991.

*Les cités et les services nés de l'usine :
 un « paysage paternaliste ».* (Doyen, 1983)

La photo aérienne (fig. 8) a vraisemblablement été prise dans les années 1950. Elle permet d'abord, comme celle reproduite figure 2, d'observer l'impressionnant cadre forestier qui fait de la Verrerie une clairière. L'usine, dont la halle la plus récente est signalée par la fumée de la cheminée, jouxte le noyau ancien déjà évoqué, qui s'étend entre l'église et l'usine. Sur l'autre versant de la vallée, tout au fond à gauche, derrière d'autres maisons difficilement identifiables, deux grosses demeures se tiennent à l'écart de l'agglomération. Mais le plus frappant est, bien sûr, les cités ouvrières toutes identiques qui s'alignent au premier plan, séparées par des jardins au fond desquels de petits bâtiments en bois sont visibles.

Construites par l'usine, les 31 cités de la Verrerie sont de longs bâtiments d'une cinquantaine de mètres, édifiés sur deux niveaux, scrupuleusement alignés sur sept rangées plus ou

moins longues, desservies par des rues non pavées et peu entretenues. Elles sont désignées chacune par des numéros, ce qui renforce l'impression de casernement donnée par ces bâtiments. Les cités de la Verrerie comprennent de nombreux logements, en rez-de-chaussée ou à l'étage et tous n'ont pas d'entrées séparées. Chaque logement bénéficie d'une cave, d'un grenier et, sur l'arrière du bâtiment, d'un jardin, avec au fond, les indispensables toilettes. En lisière de la forêt, des bâtiments sommaires abritant poules et lapins, forment, selon Gérard Triboulot, ancien verrier, un « rempart fragile autant qu'insalubre » (Triboulot, 1994).

L'agglomération de verriers compte également d'autres

cités, peu ou mal visibles sur la photographie de 1950, mais parfois repérables sur la figure 2. D'abord, plus petites et moins nombreuses, les cités Ancet, construites entre les deux guerres, sont situées sur la rive droite du Mori. Ensuite, les chalets de la Verrerie, construits à l'ouest de l'église, pour les employés et les cadres de l'usine, sont fort différentes des « casernes » numérotées qui abritent les ouvriers. Leur allure net-



Figure 8. La Verrerie-de-Portieux au début des années 1950 (G. Triboulot)

tement moins austère et uniforme et leur nom même de chalets illustrent cette différence. Enfin, trois superbes résidences abritent propriétaire, directeur et sous-directeur de la verrerie. Le premier est logé à la Houbette (du nom des huttes de branchages des premiers verriers !), vaste maison construite au début du XX^e siècle par X. Mougin, au centre d'un petit parc comprenant un étang. Elle apparaît à gauche de la photo prise en 1995. Les deux autres sont logés dans des maisons construites en 1948 et visibles sur les deux clichés, sur le versant droit de la vallée du Mori, vers le nord-ouest et assez éloignées de la verrerie.

Mais le logement n'est pas tout et l'usine doit et veut assurer, notamment à partir de la fin du XIX^e siècle, divers services aux ouvriers et à leur famille. La plupart de ces services sont construits, comme les cités, dans les années 1880. Une coopérative est édiflée entre l'usine et l'église ; le bâtiment, toujours debout, abrite aujourd'hui des logements et doit être réhabilité. Des écoles primaires sont construites dans les années 1880, complétées ensuite par une pension pour les apprentis-verriers, édiflée en 1905 et accueillant des orphelins, placés là pour apprendre le métier ; son emplacement est aujourd'hui occupé, depuis la dernière guerre, par l'école maternelle. L'équipement de la Verrerie-de-Portieux se poursuit en 1900 avec l'église, remplaçant deux précédentes chapelles, et édiflée aux frais de X. Mougin. C'est le dernier bâtiment appartenant toujours à la Compagnie Française du Cristal, ce qui pose de gros problèmes d'entretien.

Les commerces (boulangeries, boucheries, cafés, coiffeurs, épicerie...), parfois contrôlés par l'usine, se regroupent pour la plupart dans la rue principale de la Verrerie, au cœur du premier noyau d'habitations. Enfin, à l'amont des commerces alimentaires, une grande ferme à cour ouverte exploite les terres des alentours et vend sa production aux commerces ou directement aux verriers ; elle apparaît en haut de la photographie de 1995.

C'est donc une véritable petite ville qui s'est formée autour de la verrerie. La population, de 220 habitants en 1802, a atteint 1 210 habitants en 1886 et plus de 2 000 habitants en 1912, soit beaucoup plus qu'au village de Portieux (moins de 1 000 habitants à l'époque), dont elle dépend pourtant depuis la Révolution. Néanmoins, la Verrerie a obtenu que six des quinze conseillers municipaux élus sur la commune lui soit réservés et qu'une mairie annexe sise dans l'ancienne gare soit établie dans la petite agglomération. Cependant, même lorsque sa population était supérieure à celle du village, elle en est toujours restée administrativement dépendante et le territoire communal de Portieux forme donc une étrange

excroissance vers l'est pour englober son annexe industrielle (fig. 1).

A son apogée, la ville-usine de la Verrerie constitue dans les Vosges un cas rare sinon unique d'isolat industriel complètement né de son usine perdue dans les bois. Mais la dépose de la voie ferrée, en deux temps — la section Verrerie-Rambervillers dans les années 40, puis la section Charmes-Verrerie dans les années 60 — annonce déjà de plus grands bouleversements.

La nouvelle Verrerie-de-Portieux : HLM et dépeuplement

La figure 2 montre un curieux paysage de collectifs perdus dans les bois, autour de ce qui reste de l'usine. Ce paysage est bien différent de celui observé au temps des cités sur la photographie prise vers 1950 (fig. 8). Comment et pourquoi le paysage s'est-il transformé de manière aussi radicale ?

En 1967, les vieilles cités ouvrières sont presque toutes détruites, car jugées insalubres. L'OPAC des Vosges — et non l'usine — finance alors la construction d'immeubles collectifs en forme de barres allongées, couvertes de toits à quatre pans, formant douze barres de trois étages. Disposées de façon un peu moins régulière que les cités et bénéficiant du confort moderne, ces HLM sont néanmoins vite dépréciées aux yeux de leurs habitants qui regrettent la convivialité des cités et surtout le coin de verdure et de la source d'alimentation qu'était le jardin.

Il se produit alors un fait étonnant, avec des conséquences importantes dans le domaine du paysage. Dans les années 1968, 1969, 1970, beaucoup de verriers achètent un petit terrain non loin de la Verrerie, y bâtissent une cabane, voire une petite maison, y cultivent un jardin et y plantent quelques arbres fruitiers, créant ainsi un nouveau type de paysage. Deux groupes de ce genre de constructions peuvent être observés : le long de la route D. 32 en direction de Morville, où les « cabanes améliorées » s'alignent en retrait de la chaussée ; ou en direction de Châtel, avec les mêmes constructions s'étageant sur le versant droit de la vallée de la Moselle (fig. 1). Aujourd'hui, certaines de ces constructions sont devenues des résidences principales. Dans le cas de la Verrerie, la construction de collectifs a donc eu un double impact, direct et indirect, sur le paysage proche.

Parallèlement à ces bouleversements, sept cités, sur quatre rangées, sont sauvées de la destruction par leur rachat par leurs occupants d'alors. Rénovées, repeintes, légèrement modifiées, elles sont heureusement préservées et témoignent encore de ce que fut le paysage de la Verrerie pendant presque cent ans.

Depuis 1982 et le fort déclin de l'usine, la population de la Verrerie a évidemment beaucoup baissé. De 1 300 habitants en 1940, ce qui était déjà beaucoup moins qu'en 1912, la Verrerie est passée en 1999 à moins de 700 habitants et, sur 200 logements HLM, une cinquantaine environ est inoccupée. Le calme étrange qui règne dans les rues et les places de l'agglomération contraste avec l'animation des années 1950 décrite par G. Triboulot dans son ouvrage de 1994.

La Verrerie-de-Portieux, partie du patrimoine industriel (et même proto-industriel) lorrain, possède donc une histoire passionnante, gravée dans ce curieux paysage d'isolat industriel perdu dans la forêt. Son spectaculaire déclin, qui, en une vingtaine d'années, a remis en cause une construction plusieurs fois centenaire, ne s'est heureusement pas terminé sur la fermeture de l'usine, dont l'avenir semble s'éclaircir. Depuis sa réunion avec Valérysthal dans le groupe de J. Jacquet, les cristalleries de Portieux reconstruisent leur réputation, notamment à l'étranger, atteignant en 1997 un chiffre d'affaire de 4,7 millions de francs, avec pour 80 % des ventes à l'exportation. Par contre, pour l'agglomération elle-même, l'avenir semble fina-

lement beaucoup plus sombre. En effet, l'usine emploie seulement 30 personnes qui ne sont plus du tout obligées, comme par le passé, d'habiter à la Verrerie, ce qui contribue à son dépeuplement. De plus, et contrairement aux anciennes villes-usines de la vallée de la Moselle (Thaon-les-Vosges, Nomexy, Vincey, Igney...), la Verrerie-de-Portieux est loin de l'autoroute Nancy-Epinal, et ne peut donc que difficilement attirer de nouvelles entreprises ou de nouveaux habitants employés dans l'agglomération d'Epinal. Il est donc fort probable que la rétraction du faciès paysager urbain suivra celle du faciès paysager industriel.

La photo de la figure 2 est extraite de la banque d'images aériennes du CERPA, consultable à l'adresse suivante : <http://cerpa.clsb.univ-nancy2.fr>

J'adresse mes plus vifs remerciements à M. André, secrétaire de mairie de Portieux et M. Didon, directeur de la verrerie, qui m'ont tous deux aimablement accueilli et renseigné.

NOTES

1. Lorsque le mot verrerie désigne l'usine seule, il s'écrit avec un « v » minuscule ; lorsqu'il désigne l'agglomération tout entière (usine, logements, services...), il prend un « V » majuscule.
2. Littré définissait ainsi ce terme « Faciès : terme d'histoire naturelle. L'aspect, le port, la physionomie d'un corps tel qu'il se présente à première vue et avant un examen ultérieur ». Le Robert (1972) indique : « 1°) Aspect du visage ; 2°) Apparence générale. Ensemble des caractères d'un sédiment qui renseignent sur son origine : *Faciès éolien, continental, glaciaire* ». Pour certains géographes contemporains, un faciès est un ensemble paysager cohérent par rapport à des ensembles voisins (N.D.L.R.).
3. Le Mori prend le nom de Rochon à sa sortie de la Verrerie-de-Portieux.
4. Cette verrerie se trouve sur la commune de Trois Fontaines, en Lorraine alors annexée, dans le département actuel de la Moselle.
5. Ces opérations sont multiples : décollage de la calotte, capuchon resté au-dessus du verre ; redressage et « rebrûlage » du buvant, c'est-à-dire rectification du rebord du verre ; « bouchonnage », où l'on ajuste les bouchons des carafes...
6. Ces deux établissements ont beaucoup travaillé à la fin des années 40 et dans les années 1950 avec la reconstruction des villages et villes des alentours de la forêt de Charmes (Rehaincourt, Saint-Rémy-aux-Bois, Charmes...) rasés totalement ou en partie en 1944 par les Allemands.

BIBLIOGRAPHIE

- DOYEN J.-P., Les villes-usines de la moyenne Moselle, *Annales de la Société d'Émulation des Vosges*, 1983, p 52-71.
- DROUOT M., FOURNIER A., *Histoire de la Verrerie de Portieux*, Épinal, Association d'hier à aujourd'hui, 1991, 177 p.
- EDELBLUTTE S., *Paysages et organisation de l'espace en Lorraine - La vallée de la Moselle d'Epinal à Neuves-Maisons*, Thèse, Université de Nancy 2, 1997, 490 p.
- TRIBOULOT G., *Le cri du verre*, Charmes, impr. du Capucin, 1994, 401 p.